

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 3 mois, 5 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 50 fr.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N^o 226 VOL. IX. — SAMEDI 26 JUIN 1847.
 Bureaux : rue Richelieu, 69.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 52 fr.
 Ab. pour l'Étranger. — 10 — 20 — 40.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. *Une Gravure.* — Courrier de Paris. — Télégraphe électro-magnétique du professeur Morse. *Une Gravure.* — Procédé de sculpture de M. Collas. *Six Gravures.* — Un mois en Afrique. VIII. La colonisation à Oran. — Le voyageur Bugendas. Le volcan d'Orizaba; la chaîne des Cordillères; halte de voyageurs dans les Andes; Indiens d'Arauco; Indiens poursuivis par un tigre; Liméniennes dans leur intérieur; femmes de Bolivie; soldats de la Plata. — **SOMTRA.** Mœurs, costumes, paysages

et incidents. (Suite.) — Académie des sciences. — Etudes sur la lumière. *Trente Caricatures* par Cham. — Bulletin bibliographique. — Annonces. — Modes. *Une Gravure.* — Principales publications de la semaine. — Rébus.

CHANGEMENTS D'ADRESSE. — Les abonnés qui désirent changer la destination de leur journal sont priés de vouloir bien prévenir l'administration au plus tard le jeudi qui précède la mise en vente des numéros.

Histoire de la Semaine.

Les calendriers de l'empire indiquaient une victoire par chaque jour de l'année; l'an de grâce 1847 est-il donc, lui, destiné à voir un scandale signaler chacune de ses journées. Il n'est pas de matin qui n'amène sa révélation, son procès, ses déplorables détails.

Nous mettons sous presse la semaine dernière pendant que M. Emile de Girardin appuyait l'accusation qu'il avait portée contre le ministère par des explications mêlées de



Capture de la flotte portugaise en vue d'Oporto.

références. Le ministère, qui connaît son époque, a beaucoup plus tenu à démontrer son habileté que son innocence, et, au lieu de chercher à prouver que M. Emile de Girardin le calomniam en l'accusant d'être corrupteur, il a condamné son accusateur d'avoir fait trafic de sa position. Cela n'était ni bien concluant, ni bien neuf. Mais la riposte a été

vive et imprévue, et la Chambre, qui d'avance savait bien qu'elle n'aurait point à couronner des rosiers, n'a vu dans les combattants que des jouteurs et a aplandi au plus adroit. L'opinion a réagi depuis cet arrêt; non qu'elle songe à relever le vaincu, mais parce qu'elle sent que la cause du vainqueur n'est pas plus laite pour plaire aux dieux qu'à Caton.

— La chambre des pairs a renvoyé l'accusateur. Reste l'accusation.

Nous mettons sous presse cette semaine pendant que la cour des pairs délibère pour savoir si, adoptant les conclusions de sa commission d'instruction et de son procureur général, elle mettra en accusation deux de ses membres

Télégraphe électro-magnétique du professeur Morse.

Depuis plusieurs mois, les curieux et les promoteurs ont pu remarquer, le long de certains quais, de certains murs et de certaines barrières, une série de frêles colonnettes en fonte de fer servant de soutien à des fils métalliques; ces colonnettes sont le complément des travaux exécutés, en vertu du vote des Chambres à la dernière législature, pour relier à l'administration centrale des télégraphes, au ministère de l'Intérieur, les divers appareils de télégraphie électrique établis dans les embranchemens des chemins de fer en exploitation.

Nous nous garderons bien de critiquer l'évidente utilité de ce travail; mais nous nous permettons de regretter son application au système vicieux des télégraphes électriques que l'administration française a conservé, bien qu'il ait été déjà abandonné en Angleterre, et remplacé par l'ingénieur anglais de télégraphie électro-magnétique dont M. Morse, le savant directeur des télégraphes de New-York, a depuis longtemps doté les Etats-Unis, et qu'il a soumis dernièrement à l'examen et à la sanction de l'Académie des sciences de Paris.

Si, avant de lire cette notice, les abonnés de *l'Illustration* veulent bien se reporter au n° 117, vol. V, qui contient la description des premiers appareils de télégraphie électrique, ils seront frappés des remarquables perfectionnements apportés à ce genre de télégraphie par l'application des procédés de M. Morse. Non seulement transmettre, mais transcrire d'une manière apparente et durable toute dépêche con-

liée à son télégraphe, tel a été le but que s'est proposé le savant professeur, et les moyens qu'il emploie pour y parvenir sont des plus simples.

Ils se composent : 1° d'une série de lignes ou de points

correspondants aux lettres de l'alphabet et aux chiffres ordinaires; 2° d'un clavier pour la transmission des dépêches; 3° et d'un appareil destiné à transcrire à l'arrivée les signes alphabétiques composant la dépêche; ces deux derniers instruments, placés, l'un au point de départ, l'autre au point d'arrivée, et réciproquement, sont mis en communication par des fils conducteurs comme dans les télégraphes électriques ordinaires.

L'alphabet du professeur Morse comprend toutes les lettres de la langue anglaise, tous les nombres de l'arithmétique, et peut offrir sans l'impulsion du fluide des combinaisons infinies; il ne se compose cependant que de lignes et de points disposés de la manière suivante :

ALPHABET.

A	—	N	—
B	— — —	O	—
C	— — — —	P	— — — —
D	— — — — —	Q	— — — — —
E	— — — — — —	R	— — — — — —
F	— — — — — — —	S	Z
G	J	T	—
H	— — — — —	U	— — — — —
I	Y	V	— — — — —
K	— — — — —	W	— — — — —
L	— — — — — —	X	— — — — —
M	— — — — — — —		

CHIFFRES.

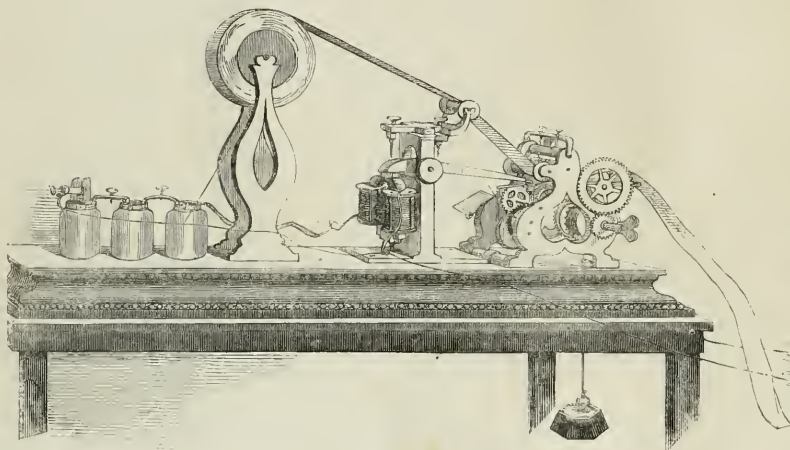
1	— — — — —	6	— — — — —
2	— — — — — —	7	— — — — — —
3	— — — — — — —	8	— — — — — — —
4	— — — — — — — —	9	— — — — — — — —
5	— — — — — — — — —	0	— — — — — — — — —

CLAVIER.

Le clavier consiste en une clef en cuivre semblable à celles qui garnissent les instruments à vent de grande dimension; cette clef, montée sur un ressort, est fixée à une planchette de bois que l'opérateur tient de la main gauche, tandis que le doigt indicateur de sa main droite agit sur la clef par une pression plus ou moins rapide et prolongée, selon qu'il s'agit de reproduire tel nombre de points ou de lignes correspondant au signe alphabétique à transmettre pour la composition des mots et des phrases qui lui sont dictés.

APPAREIL DE TRANSCRIPTION.

L'instrument destiné à recevoir et à transcrire les dépêches en caractères visibles et permanents, à mesure que la transmission des signes alphabétiques lui est faite par les fils



conducteurs, se compose d'un cylindre à engrenage qui déroule, par un mouvement continu, une bande de papier sans fin sur laquelle la transcription de la dépêche s'opère au moyen de la pression plus ou moins prolongée d'un ou plusieurs styles à pointe émoussée, qui tracent en relief sur la bande de papier les signes conventionnels, et qui produisent ainsi à la fois plusieurs originaux pouvant être à l'instant divisés et remis aux personnes intéressées à recevoir ou à propager la nouvelle transmise.

Il est facile de voir que le premier venu peut faire usage de ce télégraphe, que les appareils se renferment dans une boîte d'environ deux pieds carrés.

L'opération est purement matérielle, l'attention soutenue est pour ainsi dire inutile; bien différent en cela du télégraphe électrique à cadran alphabétique, que chacun a pu voir fonctionner dans les gares du chemin de fer, et dans la manœuvre duquel une attention et une application constantes sont nécessaires.

Le professeur Morse a calculé le nombre de pensées que son instrument serait capable de transmettre en un temps donné. Dans le cours ordinaire des opérations, on fait passer environ trente lettres par minute sur chaque fil; si l'on place six fils, ce qui reviendrait à 7,500 fr. par kilomètre, le télégraphe serait ainsi capable de transmettre 180 lettres par minute. Les mots de la langue ayant en moyenne six lettres, une ligne télégraphique formée de six fils pourrait transmettre, par minute, trente mots parfaitement orthographiés. Mais il est tout à fait inutile que les mots transmis conservent une orthographe rigoureuse; à l'ai le d'un système d'abréviation bien combiné, on peut réduire de beaucoup le nombre de lettres qui doivent composer chaque mot; par suite, le nombre des mots rendus dans un temps donné augmenterait en proportion.

En Amérique le système conventionnel d'abréviation a été porté si loin, qu'en une circonstance le télégraphe électro-magnétique transmit en trente minutes, de Washington à Baltimore, une communication du congrès qui remplit un

colonne entière du *Patriote de Baltimore*, et cela à l'aide d'un seul fil. Que l'on porte le nombre des fils à dix, et l'instrument transmettra en une demi-heure la matière de six colonnes de journal; et comme le télégraphe peut fonctionner vingt-quatre heures sans interruption, pendant l'obscurité comme dans le jour, par un ciel serain comme par un temps d'orage, il pourrait donner en un seul jour la substance de deux cent quatre-vingt-huit colonnes.

Ainsi, quant à la rapidité de la transmission, quant à l'exactitude et à la quantité de pensées transmises en un instant, le télégraphe électro magnétique se présente comme l'intermédiaire le plus avantageux pour la correspondance privée et les communications administratives. Si l'on établissait des semblables rapports magnétiques entre Paris et les plus grandes villes de France, que de lettres commerciales seraient transmises chaque jour avec une rapidité qu'il sera toujours impossible, à quelque voie de communication que ce soit, d'égaliser! Les négociants et les hommes d'affaires n'auraient plus à craindre, par le télégraphe, une publicité préjudiciable à leurs intérêts, puisque les correspondants emploieraient entre eux des chiffres convenus, dont ils ne donneraient la clef qu'aux communs auxquels ils sont obligés de confier dans leurs bureaux les copies de leurs correspondances.

Les deux télégraphes électriques jusqu'à présent usités sont ceux du professeur Steinheil de Munich et du professeur Wheatstone de Londres.

Jusqu'à la naissance de la science électro-magnétique, science produite par la découverte importante que fit Oersted, en 1820, de l'action des courants électriques sur l'aiguille magnétique, le télégraphe électrique n'était, pour ainsi dire, qu'un jeu de l'imagination des théoriciens. Après la découverte d'Oersted, la déviation de l'aiguille aimantée devint le principe sur lequel les savants européens échafaudèrent toutes leurs tentatives de télégraphie électrique. Le célèbre Ampère, — la même année de la découverte d'Oersted, — imagina un plan de télégraphie consistant en une aiguille ai-

mantée et un cadran pour chaque lettre de l'alphabet et chaque chiffre, ce qui rendait nécessaire l'établissement, à chaque bout de la ligne télégraphique, de soixante à soixante-dix cadrans. Quoi qu'il en soit, cette idée d'Ampère est la base de tous les essais qui ont été faits en Europe en ce qui regarde le télégraphe électrique. Les découvertes les plus importantes sont celles du baron Schilling, à Saint-Petersbourg, dont le télégraphe consiste en trente-six aiguilles aimantées et plus de soixante conducteurs métalliques, et remonte à peu près à la même date que la découverte du professeur Morse, en 1852; des professeurs Gauss et Weber, de Göttingue, en 1853, qui simplifièrent le plan en n'employant qu'une seule aiguille et un seul cadran; du professeur Wheatstone, de Londres, qui inventa son télégraphe en 1837 et emploie cinq aiguilles et six conducteurs; du professeur Steinheil, de Munich, qui se sert de deux aiguilles et de deux conducteurs.

Une autre découverte, faite dans l'enfance de la science électro-magnétique, par Ampère et Arago, et qui découle immédiatement de la découverte d'Oersted, est celle de l'*aimant électrique*, qu'aucun savant européen n'avait jamais songé à appliquer aux télégraphes électriques, si ce n'est depuis deux ans, pour la transmission des signaux. Le télégraphe de M. Morse est basé sur cette dernière découverte. En supposant le télégraphe de M. Morse établi d'après le même principe que les télégraphes électriques européens, son télégraphe, inventé en 1852, aurait la priorité, de quelques mois au moins, sur ceux de Gauss et Weber, auxquels Steinheil reconnaît l'honneur d'avoir été les premiers à simplifier les télégraphes électriques et à en rendre l'emploi possible. Si l'on songe maintenant que tous les télégraphes européens sont usés de la déviation de l'aiguille pour accomplir leurs résultats, et qu'aucun ne se sert du *pouvoir attractif de l'aimant magnétique pour écrire en caractères lisibles*, l'honneur au moins de la première simplification doit alors revenir uniquement et exclusivement au professeur Morse.

Procédé de sculpture de M. Collas.



La Joueuse d'osselets, d'après l'antique.

Une supériorité incontestable des modernes sur les anciens, c'est la faculté qu'ils ont de donner aux œuvres de l'esprit humain une publicité étendue à l'aide de moyens ingénieusement combinés pour une reproduction rapide. La tendance est générale à cet égard, et embrasse successivement les diverses branches de l'activité humaine. L'imprimerie a été un de ces moyens merveilleux, dont la découverte constitue à elle seule toute une ère nouvelle de civilisation. Ce que l'hom-



Le Pêcheur à la Tortue, d'après Rudde.

me avait fait pour manifester sa pensée, il chercha aussi à le faire pour répandre les œuvres de son génie artistique. Pendant que Gutenberg trouvait vers 1456, à Strasbourg, le secret de l'imprimerie avec des caractères mobiles, l'orfèvre Maso Finiguerra trouvait en 1432, à Florence, celui de la gravure. L'invention de Senefelder, la lithographie, qui date de 1796, est venue se placer à côté de la gravure comme un moyen plus rapide et moins dispendieux de publicité. Le daguerréotype et quelques instruments de précision découverts de nos jours, tels que le diagraphie, le pantographe, sont aussi devenus d'utiles auxiliaires des arts du dessin. Ces divers modes de reproduction ont servi et servent tous les jours à répandre plus abondamment la connaissance des compositions des grands maîtres. La sculpture seule, jusque dans ces derniers temps, semblait placée dans des conditions exceptionnelles et peu favorables. Le moulage en plâtre de la statue exécutée en marbre permet à la vérité de se procurer sans frais trop considérables plusieurs exemplaires d'un chef-d'œuvre. Mais réduit à ce seul mode, l'usage des statues resterait extrêmement circonscrit. Elles seraient un luxe réservé seulement pour les musées, les palais et quelques vestibules de maisons de riches particuliers. Pour les rendre accessibles à tous, il fallait faire pour elles ce que la gravure fait pour les œuvres des grands peintres : il fallait les ramener à de petites proportions. Or, si la réduction d'un tableau est une opération difficile et délicate, la réduction d'une statue est une opération plus périlleuse encore. Tout ce que l'on possédait jusqu'ici en ce genre n'était qu'une traduction tout à fait inexacte des originaux, et l'inexactitude même de ces à peu près maladroitement exécutés explique facilement pourquoi on se montre en général si peu curieux de posséder des copies des chefs-d'œuvre de la sculpture, tandis qu'on se plaît à orner son cabinet des gravures qui rappellent les belles pages des Titien, des Raphaël, des Léonard de Vinci. Ces gravures n'ont pas toujours cependant la justesse de rendu qu'on pourrait désirer ; mais s'il arrive que la ligne ne soit pas d'une correction irréprochable, ces défauts peuvent être rachetés en partie par l'effet général, par le sentiment bien compris de l'ensemble. Dans la statuaire, au contraire, la précision de la ligne ne saurait fléchir impunément. Ici il n'y a pas de compensation possible, point de séduction capable de faire oublier un tel défaut. Une co-



E.R. H.V.

Les trois Grâces, d'après Ge. maio Pilon.



L'Antiochos en Bacchus.



Vase cratère, d'après l'antique.



Diane de Poitiers, d'après Jean Goujon.

pie sera dépourvue d'intérêt, si elle n'est pas exécutée avec une précision mathématique.

La réduction des statues constituait donc un problème d'une grande difficulté et qui était resté insoluble jusqu'au procédé trouvé, vers l'année 1854, par M. Collas. Grâce à lui, aujourd'hui une copie peut avoir la valeur de l'original, et les chefs-d'œuvre de la sculpture sont désormais à la portée de tout le monde. Cette partie si intéressante de l'art, mais un peu négligée à cause des conditions inhérentes à son exécution, a été dotée par lui de la puissance d'action qui lui manquait sous le rapport de la publicité. A ce titre-là, le nom de cet homme habile, également inventeur d'un nouveau procédé de gravure, figurera toujours avantageusement parmi les noms de ceux qui ont contribué à populariser l'art par leurs inventions.

Il y a deux choses à considérer dans les inventions de M. Collas : 1° les perfectionnements apportés par lui au tour à portrait ; 2° la machine qu'il a inventée pour réduire les statues. Ses premiers essais portèrent sur une modification essentielle de la barre du tour à portrait de Hulot, celui qui est le plus en usage aujourd'hui chez les graveurs en médaille. Dans la machine de Hulot, cette barre, d'une seule pièce et métallique, donnait un poids considérable à la touche ou pointe mousse qui y était fixée, et qui est destinée à se promener sur toute la surface du modèle. M. Collas exécuta cette barre en bois, et obtint, à l'aide de combinaisons ingénieuses tendantes à donner une plus grande légèreté à l'appareil, que la touche sollicitée, par un contre-poids très-léger, à rester en contact avec le modèle ne pût plus le dégrader et pût s'exercer sur des matières moins solides, tandis que auparavant elle ne pouvait le faire que sur des matières assez dures pour résister à son action. Quelque ingénieux que soit le tour à portrait, il ne peut se prêter qu'à la reproduction des médailles, ou bas-reliefs de petites dimensions, pourvu encore qu'ils n'aient pas trop de saillie. Réduit à ces limites, il restait tout à fait en dehors de la sculpture. Cependant M. Collas chercha d'abord à faire du tour à portrait une machine à sculpter. Non content de l'avoir amené au point de reproduire des bas-reliefs de grande dimension, il voulut aussi qu'il reproduisît des rondes-bosses. Pour cela il découpa son modèle en portions de formes telles que par la répétition de leurs saillies et de leurs dépressions, elles se

présentassent comme de véritables bas-reliefs à la touche, et de manière à ce que la direction de celle-ci fût la plus normale possible à tous les points de leur surface. Chaque portion ainsi réduite et maté séparément servait à recon-

stituer par sa réunion avec les autres une statue réduite, identique avec l'original. La réduction de la Vénus de Milo a été opérée ainsi. Mais cela laissait trop à faire à la dextérité du maître. M. Collas sentit la nécessité de reprendre

ses essais, et chercha un moyen nouveau d'obtenir directement des rondes-bosses. C'est dans la résolution de ce problème intéressant que M. Collas a prouvé toute la sagacité de son génie inventif. Il emploie pour modèles des

son à peu près jusqu'à ce jour la seule contrée et la seule ville qui aient eu le privilège d'en retenir quelques-uns aux liens magiques de leurs enchantements. — Voici au contraire un artiste qui semble avoir voué son existence aux pérégrinations diluées et dangereuses ; car il nous revient après seize années de séjour, ou plutôt de pèlerinage à travers les contrées les plus ignorées de l'Amérique méridionale, et il parle encore pour reprendre sa vie errante pour compléter ses notes et ses croquis, ni plus ni moins que s'il s'agissait de courir, comme un commis voyageur, accruché à la queue d'une locomotive.

Ce n'est pourtant pas le goût des aventures, ni les soucis d'un esprit inquiet qui poussent ainsi Rugendas à l'hérizon du couchant ; c'est un amour passionné de la nature et de l'art, un esprit avide d'observations, et surtout le désir d'illustrer à lui seul l'Amérique méridionale, rêve de jeunesse dont il poursuit la réalisation avec une opiniâtreté digne du meilleur succès.

Bien peu de mortels osent envisager une absence de vingt ans. En effet, vingt ans ne s'ils point une vie entière ? Mais Rugendas, comme si l'éternité lui était promise, assigna sans hésiter le terme probable de vingt ans à son absence, et s'embarqua avec au face dans une entreprise qui semble folle et impraticable si l'on n'a derrière soi le solide appui d'un gouvernement.

Sans doute Rugendas esquissera lui-même un jour les curieux détails de cette vie nomade si accidentée, si pleine de traverses, d'obstacles et de périls, vie fiévreuse à laquelle il semble avoir en quelque sorte retrempe son énergie, car

son idée fixe est de s'enfoncer de nouveau, pour le culte de son art, à travers ces pampis et ces forêts du nouveau

monde, où notre imagination redoute toujours pour le voyageur le flelle ou le tomahawk des Peaux-Rouges, l'étreinte venimeuse du reptile, et le bond mortel de quelque bête fauve dont il aura vu trop tard briller les yeux d'or sous les ombres ténébreuses.

Rugendas a parcouru le Mexique ; il a fait à Mexico un séjour volontaire et un séjour forcé : le premier, libre dans la ville, le second, captif dans les cachots de l'ancienne institution. Nous n'avons garde d'omettre cette particularité qui touche à des événements politiques, durant lesquels son amitié dévouée pour un homme d'Etat faillit lui être fatale. Il visita ensuite divers points de la côte de Californie, toucha à Guatimala, et résida enfin plusieurs années au Pérou et au Chili. Ses explorations dans ce dernier pays ont surtout été pour objet l'étude de l'immense chaîne des Andes, qu'il a escaladée à diverses reprises, afin d'en étudier la configuration générale et les détails pittoresques.

C'est alors qu'il esqua la partie dramatique de ses albums. Les Araucaniens du versant occidental de la Cordillère, les féroces tribus de Peguenches et des Veliches qui habitent ces incommensurables pampas, cette *mar de tierra*, comme on les nomme dans le pays, le rendirent témoin d'épisodes terribles, qu'il reproduisit avec une verve et une furie de mouvement incroyables.

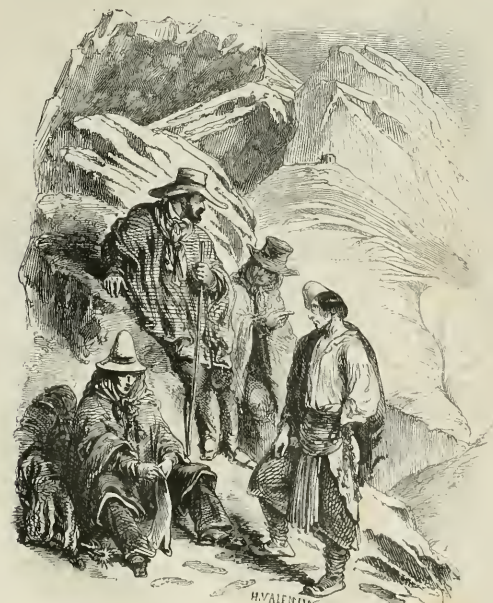
Au lieu d'éviter prudemment, comme le font toujours les voyageurs, ces hordes farouches d'Indiens cavaliers, espèces de centaures qui, le fer d'une main la flamme de l'autre, fondent à l'improviste sur les hameaux, massacrèrent les hommes, enlevèrent les femmes éperdues, passèrent comme le ver-



Mexique. — Le volcan d'Orizaba.



Chili. — La chaîne des Cordillères.



Chili. — Halte de voyageurs dans les Andes.



Indiens d'Arauco.

à la leur fauve de l'incendie leurs faces aux tatouages en-

sauglantés et aux regards fulgurants, Rugendas les chercha jusqu'au fond de leurs repaires les plus cachés pour étudier

leurs mœurs et leurs coutumes ; et si, cédant aux sollicitations de ses amis, il consent à écrire l'histoire de six mois

bui semblent un cauchemar dans son existence, nous sommes sûr qu'elle formera une intéressante annexe à l'*Araucano*, cette magnifique épopée du poète-guerrier Ercilla.

Ici l'une de ces fatalités qui déjouent toutes les prévisions humaines faillit couper court à l'odyssée de Rugendas. La foudre tua roide son cheval, le jeta lui-même dans une atonie complète, et pendant plus d'une semaine il demeura exposé aux dévorants ardeurs du soleil et aux averses des orages, entouré d'individus impuissants à le secourir. Pourtant il reconvra ses facultés, et parvint, après toutes sortes de souffrances, à regagner la cité la plus voisine.

A peine remis du choc terrible dont son visage porte encore aujourd'hui certaines traces, Rugendas reprit son bâton de pèlerin, retourna au Chili, passa au Pérou, et visita la Bolivie. Il mit à profit son séjour dans les capitales comme Mexico, Lima, San-Iago, Buenos-Ayres pour se procurer, en peignant des portraits et des tableaux, les ressources nécessaires à l'exécution de son entreprise. Ce fut aussi durant ces trêves que les mœurs des habitants lui devinrent familières, et qu'il put recueillir, grâce à son intimité avec de

hauts personnages activement mêlés aux affaires politiques de leur pays, des documents très-difficiles à acquérir, véritables fils d'Ariane, guides indispensables à travers le laby-

rinthe de révolutions qui composent l'histoire contemporaine de l'Amérique méridionale.

L'œuvre de Rugendas contient environ deux mille dessins; études de paysages, vues générales de villes, détails d'architecture, monuments des anciens Incas, ou d'une origine encore mystérieuse, antérieure à leur règne, scènes de mœurs primitives, vie sauvage de l'Indien, voluptueuse élégance des Liméniens, séjour enchanteur de la ville des rois, terres arides, pics neigeux, sol calciné, végétation luxuriante, tout est traité avec une conscience rare, un esprit judicieux, qui donnent au travail un mérite et un intérêt immense.

M. Rugendas a bien voulu extraire pour nous de ses portefeuilles les sujets variés qui illustrent cette courte notice, — ils sont tous empruntés aux différents pays qu'il a explorés. — Le *volcan d'Orizaba* donne une idée de la riche végétation du Mexique, et contraste avec les marches désolées de la *cordillère des Andes*. Les costumes du Chili sont indiqués dans une *halte de voyageurs*, ceux d'Arauco dans la *causerie d'Indiens*, et si le *dolce fur niente des Liméniens*, et



Pampas. — Ind en poursuis par un tigre.



Lima. — Liméniennes dans leur intérieur.



Femmes de Bolivie.



Soldats de la Plata.

la douleur des femmes de Bolivie, auxquelles on arrache, pour le service de la république, leurs maris et leurs amants, font foi du gracieux talent de l'artiste, les Indiens poursuivis par

un tigre et les soldats de la Plata pourront faire apprécier une certaine verve dramatique, jointe à une grande habitude de la mise en scène.

Cette collection apporte son contingent aux diverses branches de la science et aux différents genres de l'art. Matériaux précieux pour les ethnographies, données intéressantes et do-

Études sur la lumière. — Ses procédés, sa production, ses emplois, son utilité et ses inconvénients, etc., par Cham.



Dans la tragédie.



Dans le mé odrame.



Dans le drame fantastique.



Dans la féerie dramatique.



Expressif a de joie.



Signe de deuil.



Le luxe.



L'indigence.



La lumière de Jocrisse.



Monsieur mouche la chandelle.



Brûler la chandelle par les deux bouts.



Économie de bouts de chandelles.



Lumière du pauvre.



Un monsieur très-éclairé.



Le bougeoir.



Autre système.

Études sur la lumière. — Ses procédés, sa production, ses emplois, son utilité et ses inconvénients, etc., par Cham.



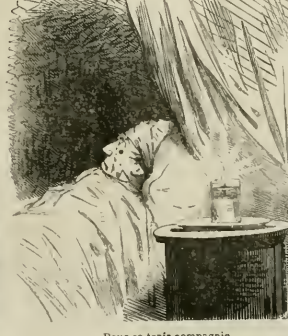
Lumière inutile.



Bûlant pour la postérité.



Comme garde-malade.



Pour se tenir compagnie.



Un gêne industriel.



Sans garantie du gouvernement.



Sur le chemin de l'enfer.



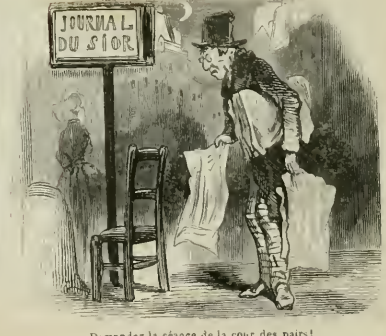
Sur la route du ciel.



Un d'eu pour les ivrognes.



Qui vive! — Roo le major.



Demandez la séance de la cour des pairs!



Danger de la lumière.



Ymour des lumères.



Heureux de la lumière.

Modes.

Voici venir une des plus brillantes époques de la mode, la saison des eaux. Déjà s'élaborent les préparatifs des parures qui doivent embellir cette double vie, dont le matin est consacré aux soins hygiéniques et le soir aux agitations mondaines des salons que Vichy, Cauterets, Bagnères, etc., s'évertuent chaque année à rendre plus séduisants pour soutenir la concurrence des établissements étrangers, et attirer à nos sources nationales la population élégante des buveurs.

En attendant que les Saint-Laurent, les Popelin-Ducarre, les Palmeyre, et autres divinités qui président à la couture, puissent livrer, pour ces lointaines pérégrinations, toutes les fantastiques créations de leurs ciseaux magiques, nos élégantes peuplent à l'envi les maisons de campagne des environs de Paris, et portent des toilettes d'une gracieuse simplicité, car là où il n'est point nécessaire de se faire remarquer, le goût l'emporte toujours sur l'excentricité.



L'unité des couleurs des étoffes pour les robes et mantelets est surtout fort recherchée, comme l'indique notre gravure dans les deux toilettes de promenade, dont la description suivante facilitera l'intelligence.

Chapeau de crêpe rose, dont la passe, légèrement déprimée sur le front, est doublée de tulle et garnie de roses moussues, plume rose et quelques fois noire, ce qui est d'une assez piquante originalité; robe et par-dessus en taffetas nankin glacé à volants et garniture festonnés laissant apercevoir, à la poitrine et au bas des manches larges, un corsage et des manchons en mousseline brodée;

Chapeau de paille d'Italie doublé de bouilloux de tulle blanc, garni d'une branche de lierre, de roses de Chine et de juncs, et orné, sur la calotte arrondie, d'une pointe en dentelle de soie; robe et mante en taffetas bleu, garnies de riches de dentelle noire échelonnées sur un, deux, trois et quatre rangs, dont chacun se trouve surmonté de deux petits velours noirs.

Notre description sera complète, si nous y ajoutons le petit levrier gris mine de plomb ou blanc, de cette race distinguée dont M. de Lamartine possède les plus purs échantillons, et que la mode appelle à remplacer les petits épagneuls anglais.

A l'exception de celle que nous venons de signaler, rien de nouveau, soit en façons, soit en garnitures de robes; la saison exige l'emploi des baragés, des mousselines de soie, et de toutes les étoffes légères; on porte aussi beaucoup de mousseline de laine imprimée à grands dessins. Nous recommanderons cependant le choix des dessins plus petits, comme ayant un cachet de distinction qui manque toujours aux grands ramagés. Il n'y a pas plus de changement dans les modes des hommes que dans celles des femmes.

A la campagne, le chapeau gris, la veste, le pantalon, le gilet et les guêtres de nankin forment un costume de bon goût; nous préférons cependant les vestes en coton de fil blanc, que nous considérons comme beaucoup plus distinguées.

Pour la ville, on porte le matin des fracs à basques arrondies ou des redingotes non croisées, dont la longueur de taille est beaucoup moins exagérée; les pantalons sont généralement de couleurs claires et mélangées. On porte aussi beaucoup d'étoffes de fantaisie à grands carreaux. La forme a peu varié; cependant elle est moins large, et doit toujours être couverte la chaussure, sur laquelle elle n'est fixée par aucun dessous de pied.

L'habit habillé a légèrement allongé ses basques. Le gilet qui l'accompagne doit être très-long et à pointe sur le devant.

Maintenant que nous avons passé en revue les vêtements, faisons connaître quelques-unes des nouveautés nouvelles destinées à doter la campagne de ses habitudes du confort de la ville, dont on se défait si difficilement.

Boire frais est une des jouissances de la table à laquelle avait déjà pourvu, quoique d'une manière incomplète, l'ingénieur inventeur des glaciers parisiennes, dont nous avons décrit l'été dernier les procédés congelateurs. En effet, ses appa-

reils produisant, soit de la glace compacte, soit de neigeux sorbets, ne suffisent pas à frapper une carafe d'eau ou une bouteille de champagne; il a comblé cette année une semblable lacune, et il obtient aujourd'hui ce résultat au moyen de l'application de son invention première à un nouvel appareil fort simple et peu coûteux, que l'on peut voir fonctionner au dépôt des glaciers parisiennes, boulevard Poissonnière, 12.

La montre est à peu près le seul bijou indispensable à la campagne; ne faut-il pas connaître l'heure juste du départ et de l'arrivée du chemin de fer? Ne faut-il pas être en mesure de déterminer à la promenade le moment précis du retour pour conserver le temps nécessaire à la toilette qui doit précéder le dîner? Mais pour que cette montre soit appelée à rendre à tout instant ces utiles services, il faut que l'on n'oublie pas de la remonter, et que l'on n'écarte pas surtout la clef destinée à cette opération, souvent impraticable même dans l'obscurité d'un voyage en voiture, ou d'une course à cheval. On nous saura donc gré de faire connaître comment ces inconvénients viennent de disparaître dans l'invention d'un jeune Polonais, qui, s'est voué courageusement, comme émigré, au travail de l'horlogerie, et dirige maintenant une des plus célèbres fabriques de montres à Genève. Dans cet établissement, où s'exécutent généralement toute espèce de chronomètres du travail le plus parfait, M. Patek fabrique, d'après un système nouveau qui lui est acquis par brevet, des montres de poche de toutes les formes et de toutes les dimensions, dont le principal mérite est de se remonter et de se remettre à l'heure sans clef. Le même bouton qui, dans les montres ordinaires, sert seulement à faire ouvrir le renouvellement, suffit, dans les siennes, selon qu'il est poussé perpendiculairement ou tourné de droite à gauche ou de gauche à droite, à la triple opération du remontage, de la mise à l'heure et de l'ouverture, qui peut s'exécuter ainsi sans difficulté, soit pendant la marche, soit pendant l'obscurité. Ce système si simple et si commode, qui demande la suppression de la clef pour les montres, ne peut tarder à se généraliser dans l'horlogerie.

LE CHATEAU ROUGE.

Le Dernier jour de l'empire, grand drame en vers de toutes couleurs, accompagné d'anches nationales et terminant par un feu d'artifice, attirera aujourd'hui sans doute dans les beaux jardins du Château rouge, si le ciel est favorable, la foule qui s'y porte à chaque représentation extraordinaire.

Principales publications de la semaine.

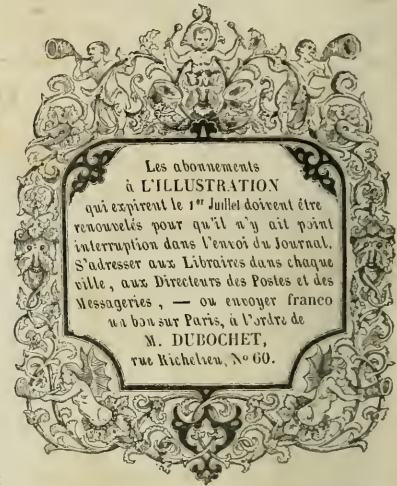
SCIENCES ET ARTS.

Flora de Tarn-et-Garonne, ou Description des plantes vasculaires qui croissent dans ce département. Publiée sous les

auspices du conseil général; par A. LAGRÈZE-FOSSAT, avocat, etc. Un vol. in-8 de 340 pages. — Moissac; chez l'auteur.
Connaissances des marchands, ou Dictionnaire analytique et raisonné des articles indigènes et exotiques, d'épicerie, d'épicerie, etc.; par J.-B. ROCSET, aîné. Tome III. (HUI-POT). In-8 de 480 pages. — Bordeaux, chez l'auteur.
 L'ouvrage aura 5 volumes.

HISTOIRE, VOYAGES.

Voyage géologique aux Antilles et aux îles de Tenériffe et de Fogo; par CH. SAINT-CLAIRE DEVILLE. Première livraison. In-8° de 120 pages, avec 6 pl. — Paris, Gide.
 L'ouvrage aura 5 volumes d'environ 500 pages, avec 72 ou 95 lithographies. Il sera publié en 12 livraisons.
Histoire intime de la Russie sous les empereurs Alexandre et Nicolas, et particulièrement pendant la crise de 1825; par J. H. SCHNITZLER. (Études sur l'empire des tsars). 2 vol. in-8 de 1068 pages. — Paris, Renouard.
Histoire de la Gaule sous l'administration romaine; par AMÉDÉE THIERRY, membre de l'Institut. Tome III. Un vol. in-8 de 316 pages. — Paris, Perrin.
 L'ouvrage aura 4 volumes.



Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

C'est un écabé et plusieurs de tromper un trompeur

On s'abonne chez les directeurs de Poste et aux Messageries, et chez tous les principaux libraires de la France et de l'Étranger.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LAGRÈZE fils et Compagnie, rue Damiette, 2.